

Petite chronique littéraire

Autor(en): **Walzer, Pierre-Olivier**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **93 (1990)**

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-550092>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Petite chronique littéraire

par Pierre-Olivier Walzer

Plumes militaires¹

Sous le sigle mystérieux «SCBO, SCJO Saignelégier, Saint-Imier 1990» a paru un ouvrage original, de présentation fort soignée, consacré aux «Ecrivains militaires de l'ancien Evêché de Bâle». Il prend place dans une série où ont déjà paru les écrivains militaires de tous les autres cantons romands, les Vaudois, les Valaisans, les Neuchâtelais, etc. La formule consiste à présenter les personnages de ce type par une notice générale, accompagnée d'une chronologie détaillée, d'un portrait et de quelques documents, enfin d'un choix de textes. Les notices ne sont pas signées, mais la responsabilité de la rédaction revient globalement aux historiens cités en tête: Marcel Bosshard, J.-P. Chuard, Michel Hauser, Roger Jermann, Maurice Maillat, Jean Michel, Denis Spitale, Hervé de Weck et Maurice Wehrli.

Qu'est-ce qu'un écrivain militaire? En principe c'est un militaire qui, après s'être bien battu sur les champs de bataille, prend la plume pour raconter ses exploits et en tirer éventuellement la morale. Blessé au siège de Rabastens, ayant perdu trois de ses fils au combat, accusé de malversations diverses, Blaise de Monluc dicte ses *Commentaires* pour exalter envers et contre tout l'honneur des armes, déplorer les misères de la guerre et mettre en lumière les conditions matérielles, morales et politiques du soldat de carrière à l'époque des guerres de religion. Prisonnier en Flandre, le Breton François de La Noue, un des plus grands capitaines de son temps, se console en annotant les *Vies* de Plutarque et en composant ses fameux *Discours politiques et militaires*.

Le Jura compte-t-il des héros de ce genre? Il y a apparence puisque voici un gros livre qui nous en attribue généreusement dix-sept. Mais à y regarder de près, il faut bien s'apercevoir que, sur ces dix-sept, cinq seulement peuvent vraiment prétendre au titre d'écrivains militaires, mais cinq qui valaient bien la peine d'être exhumés, même si leur appartenance jurassienne n'est pas toujours d'une clarté aveuglante (sans compter que ranger le colonel Cerf, le légionnaire Nicolet ou le journaliste Fernand Gigon parmi les écrivains de «l'ancien Evêché de Bâle» laisse tout de même rêveur...) Thellung de Courtelary, par exemple, est un Biennois alémanique dont toutes les œuvres sont écrites en allemand. Comme beaucoup de ses contemporains et comme tous les Jurassiens vraiment «militaires», il choisit d'aller se battre sous des bannières étrangères. Lui entra dans la marine hollandaise d'abord, et écrivit bientôt une sorte d'introduction, utile, complète, détaillée, au métier de marin. Bientôt d'ailleurs il passa dans l'infanterie, s'intéressa à la stratégie terrestre,

refit le plan de célèbres batailles, comme Ligny ou Waterloo, et, patriote resté fidèle à son pays natal, étudia aussi les problèmes liés à la défense militaire de la Suisse dont les défaites en face des troupes révolutionnaires lui étaient restées sur le cœur. Ces études lui valurent de devenir, en 1806, professeur de sciences militaires à l'École militaire de Berne.

Jean-Baptiste de Verger, de Delémont, mériterait d'être mieux connu. Après avoir passé par l'illustre collège de Bellelay, il s'engagea au service de la France et fit partie des troupes que Louis XVI envoya au secours des insurgents américains et participa même à la prise décisive de Yorktown. Sur ces événements il écrivit un *Journal* passionnant, continué par des considérations sur la géographie physique et humaine de ces colonies, à l'époque fort mal connues des Européens. Jouissant d'une excellente réputation, couvert d'ordres de toutes les cours européennes, de Verger joua un rôle politique et diplomatique certain à l'époque de la Révolution (c'est vraisemblablement grâce à lui par exemple, que le Porrentruy fut détaché du Haut-Rhin quand ce département fut occupé par les troupes bavaroises). Ressortissant d'une famille bourgeoise de Douanne, Abraham Roesselet fit partie, lui, après avoir appartenu au régiment capitulé par l'évêque de Bâle, du 1^{er} régiment suisse au service de l'Empire. Avec le grade de capitaine, il « guerroya » dans le Sud de l'Italie, puis fit la campagne de Russie. Il passe pour être le seul officier qui soit revenu de Moscou avec son propre cheval (touché en Calabre en 1810). Lui aussi a raconté tout ce qu'il a vu et vécu dans un livre de *Souvenirs*, dans lesquels il se donne pour ce qu'il est : un vrai militaire (vingt et une campagnes, quatre blessures), obtus et content de l'être. Sabrer est son métier, et il le fait en toute bonne conscience. Il « nettoie » la Calabre de ses « brigands » — c'est-à-dire des patriotes du maquis en lutte contre l'occupant français — et regrette de ne pouvoir en trucider davantage. (Il est vrai que le récit des atrocités commises par ces patriotes fait froid dans le dos. C'est le pays des vendettas inexpiables : « Assistée d'autres malheureuses, l'une des deux familles enleva l'autre et l'emmena dans une forêt. Ces gens égorgèrent le mari et l'étendirent à terre. Ils couchèrent sa femme sur ce cadavre tout chaud et ensanglanté, la violèrent et la massacrèrent. Ils poignardèrent le fils et le déposèrent sur sa mère, puis ils prirent la sœur, l'étendirent à son tour sur son frère, la violèrent aussi et la firent périr. Cet acte de cruauté fut appelé *l'affaire du canapé* ».)

Le seul de nos engagés volontaires jurassiens dont tout le monde connaisse le nom, c'est celui du général Voirol, enfant de Tavannes, enterré à Besançon après s'être illustré sur tous les champs de bataille de l'Empire, dont ceux d'Austerlitz et d'Iéna. Après Nogent-sur-Seine, il reçut des mains de Napoléon la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Il mourut dans la peau d'un pair de France, dignité à lui conférée par Louis-Philippe pour avoir déjoué les plans d'insurrection du prince Louis-Napoléon à Strasbourg. Ce n'était malheureusement pas un écrivain et il n'a pas laissé de souvenirs : tout ce qu'on trouve à publier de lui ce sont des lettres officielles datant de l'époque où il était gouverneur de l'Algérie (1833) et où

il eut à défendre la nouvelle colonie contre les premières menées d'Abd-el-Kader. (Mais si l'on fait état du général Voirol, qui n'a rien écrit, on se demande pourquoi l'on passe sous silence d'autres officiers généraux jurassiens, comme le général Joseph Comman de Courgenay, François Gressot de Delémont, Jean-Pierre Jaquet de Porrentruy ou Jean-Pierre Mercier de Saignelégier?)

Parmi les modernes, il n'y a à citer que le cher Arthur Nicolet, le Chaux-de-Fonnier, qui remplit deux contrats de cinq ans dans la Légion étrangère, le second un peu écourté pour cause de blessure, et qui passa ses dernières années dans les hautes solitudes du Doubs, protestant journallement contre l'égoïsme et l'avarice de ses contemporains. Son tempérament de baroudeur s'est exprimé dans de petits recueils de poésie hauts en couleur, pleins de verve et de panache. Poésie d'autodidacte qui doit beaucoup à Victor Hugo et à Edmond Rostand. De là à en faire « le seul troubadour » de la Légion étrangère et à le trouver digne de figurer aux côtés de Rimbaud, comme le veut son présentateur, c'est tout de même quelque peu abusif. En revanche, et si on rappelle bien que Nicolet a *pacifié* le Haut-Atlas et *guerroyé* contre les rebelles schleuhs, on oublie tout à fait de signaler la *petite guerre* (pour rester dans le ton) que le poète mena allègrement, « du haut de sa potence » en faveur de l'indépendance politique du Jura.

A part ces cinq, tous les autres sont des militaires en chambre, historiens ou annalistes, qui se sont contentés de voir des troupes défiler dans leur ville, ou de les suivre avec de petits drapeaux sur les cartes d'état-major. Pasteurs, curés ou avocats qui racontent leurs passionnants souvenirs, comme Xavier Elsaesser, Jean-Paul Bélet, Ernest Krieg, ou historiens sérieux sérieusement intéressés par certains aspects de notre passé militaire, comme Auguste Quiquerez ou Casimir Folletête (à qui l'on doit un ouvrage très vivant sur *Le régiment de l'Evêché de Bâle au service de France*), ou enseignants devenus par voies politiques colonels ou conseillers d'Etat, comme Alphonse Cerf ou Virgile Moine. Il faut mettre à part celui que sa notice appelle avec raison « le seul écrivain jurassien de notoriété internationale », le journaliste Fernand Gigon. Celui-ci a vu de près les grands champs de bataille de notre plus récente histoire. Reporter libre à partir de 1950, il a été témoin de toutes les tristes aventures militaires de l'après-guerre, Vietnam, Cambodge, Laos, Israël, etc., sans compter les pays d'Afrique à l'heure de la décolonisation. Il s'efforce de « tout voir » et de « tout comprendre ». Son attention est surtout allée à la Chine, qu'il a parcourue dans tous les sens à l'époque de Mao, et à laquelle il a consacré toute une série d'ouvrages qui font autorité, non seulement en Europe, mais dans le monde.

Nous voilà loin de nos militaires proprement dits, et finalement la proportion entre opérateurs à sabre et témoins à plume est finalement significative et réjouissante. Les Jurassiens, à en croire le résultat de la récente votation sur notre armée, semblent avoir compris que la gloire militaire n'est peut-être pas la plus pure et que le temps est passé de rêver de plaies et de bosses. Certes ils ont appris comme tout

le monde que «le soldat suisse a incarné pendant des siècles, aux yeux de l'Europe, les plus hautes vertus militaires», que «deux millions d'hommes, cent mille officiers, sept cents généraux ont prouvé au monde que notre peuple était resté un peuple de soldats» et que «cet héritage d'héroïsme fait partie de notre patrimoine national», ainsi que le rappelle une épigraphe de la page 107 (empruntée au colonel Henri Guisan). Mais ils savent aussi que cet idéal moyenâgeux est devenu obsolète. Ceux qui, dans ce pays, restent passionnés par les armes, se contentent d'en fabriquer afin de pouvoir envoyer (en pièces détachées naturellement car l'hypocrisie est devenue une de nos vertus héroïques) canons antichars, tubes lance-roquettes et noyaux prénucléaires partout où ils peuvent servir — mais sans personne pour les manier.

Le livre est très joliment présenté et corrigé. Quelques détails pourtant surprennent : on met au compte du pasteur Liomin une *Description de l'Erguël* signalée comme *manuscrit*, mais figurant dans *Archiv der ökonomischen Gesellschaft*; alors si c'est publié ce n'est plus un manuscrit? — De même la n. 2 de la notice Claude Sudan renvoie à un titre qui ne figure pas dans la bibliographie, sauf sous sa forme latine et manuscrite. — On observe dans le chapeau introductif au texte du même pasteur Liomin, *Exhortation à un duelliste*, que le duel se perpétue «en l'absence de toute législation civile ou militaire», alors que, quelques lignes plus bas, le brave pasteur affirme que le duel est contraire «aux lois de Dieu, aux défenses du roi et à plusieurs édits dont le monarque a fait serment à son sacre...». — Thellung de Courtelary écrit en allemand, mais il est cité en français sans jamais qu'on sache qui est son traducteur. — Les deux volumes, extrêmement rares je suppose, du *Journal* de de Verger sont indiqués sans nom d'éditeur; peut-être n'en ont-ils point, mais il faudrait le signaler (en revanche, on a raison d'indiquer au moins la présence de l'ouvrage dans une bibliothèque américaine, et l'existence de deux copies dont l'une au Musée de Porrentruy; Mgr Folletête en a tiré un article des *Actes* (1943). — Dire que le Kulturkampf fut «une période de tensions entre catholiques et radicaux» et qu'il «marqua beaucoup les esprits dans le Jura Nord», c'est vraiment le tout moins qu'on puisse dire. — Non, malgré les extraordinaires services rendus par lui et presque dès le départ à la Société jurassienne d'Emulation, Auguste Quiquerez ne figure pas dans la liste des 13 membres fondateurs. — On se demande pourquoi le certificat militaire couvert de signatures de la page 27 est le *verso* d'un parchemin plutôt que le *recto*? — Au reste, très bons documents photographiques, parmi lesquels on goûtera en particulier l'autoportrait en style image d'Épinal de de Verger; le visage évanescant de l'angélique pasteur Liomin (aumônier militaire qui encourage les pauvres diables menacés d'être amputés d'un bras ou d'une jambe, sans autre narcose qu'un verre de ratafia, en leur disant «qu'un mauvais quart d'heure est vite passé!»); le couple rutilant, lui dans son costume de sortie blanc Persil, elle dans sa droite robe du dimanche, que forment Arthur Nicolet et sa femme (il l'avait épousée entre deux périodes de Légion et elle l'avait

suivi quand il s'était engagé) sous les palmiers de Marrakesh ; ou encore la photo de nos illustres (col. Villeneuve, col. Farron, col. Rebetez, col. Moine, cap. Feignoux, cap. Voirol) qui rappellera bien des souvenirs à maintes et à maints.

ECRIVAINS DU JOUR²

Ce qu'on aime chez Jean-Claude Joye, lecteur et critique de romans, c'est qu'il se pose à propos de ses lecteurs les questions que tout le monde se pose : qu'est-ce que l'auteur a voulu dire ? à quelles filières rattacher son œuvre ? quelle est la cohérence interne du texte ? quelles sont ses affinités avec ses contemporains ou ses prédécesseurs, etc. Aujourd'hui, la mode est de se demander si le texte fonctionne et comment il fonctionne, autant que possible à l'insu de son auteur. Or pour Jean-Claude Joye, l'auteur existe encore et il va même à penser que sans lui ses œuvres ne seraient pas tout à fait ce qu'elles sont.

C'est ce qui est démontré avec une autorité remarquable dans le dernier volume d'essais que Jean-Claude Joye a consacré à quelques écrivains contemporains sous le titre : *Littérature immédiate*. Les lecteurs du *Démocrate* connaissent de longue date le talent critique du successeur de Charles Beuchat, qui présente dans ce périodique les nouveautés littéraires avec la même singulière pertinence, et le même brio stylistique, que l'on retrouve ici dans des chroniques plus étendues. Et on l'admire de s'attaquer à des sujets dont les traits sont loin d'être définitivement fixés et qui nécessitent, de la part du critique, un engagement éclairé et courageux. Que vaut le dernier Sagan ? Comment réagir en face d'un livre aussi singulier que les *Premières pages* d'Yves Navarre ? Comment expliquer l'engouement général suscité par les livres de Jeanne Bourin ? Au contraire des critiques qui filent des phrases remarquablement chantournées pour éviter de s'engager, Jean-Claude Joye se découvre, s'enthousiasme ou condamne, et vous incite clairement à partager ses amours ou ses détestations. Et on lui est reconnaissant de se compromettre avec autant de sûre évidence.

L'étude sur Jeanne Bourin est l'occasion pour le critique de rappeler l'histoire du développement du roman historique en tant que genre, renouvelé sous nos yeux avec un succès extraordinaire par *La Chambre des Dames*, *Le grand Feu*, *Très sage Héloïse*, etc. L'exploration de ces quelques romans permet à l'auteur de mettre en lumière les richesses de détail et de coloris qui font la qualité majeure d'un écrivain qui restitue avec une véracité étonnante la vie quotidienne au moyen âge. Les événements n'ont rien d'extraordinaire, chez Jeanne Bourin puisque, ce qu'elle ambitionne de rendre, c'est justement l'ordinaire de l'existence de nos très lointains aïeux des XII^e et XIII^e siècles. Existence centrée sur la vie de famille des marchands ou artisans de l'époque, qui finalement nous ressemblent comme des frères. Le critique observe, ou plutôt dénonce l'idéalisation constante que fait subir Jeanne

Bourin aux données historiques en donnant comme bon argent tout ce qui se fait alors en matière d'artisanat, d'enluminure, de tissage, de verrerie, de médecine, de transport, etc. Cette perpétuelle tendance embellissante a pour effet de suggérer inconsciemment au lecteur qu'on vivait aussi bien au XIII^e siècle qu'au XX^e; ce qui est faire bon marché tout de même des rôdeurs, des brigands, des inquisiteurs, des charlatans, des lansquenets, du scorbut et de la peste. (Vous me direz qu'à notre époque, les camps, la bombe, le Vietnam, l'Algérie... Certes, certes : mais nous parlons de vie au quotidien.) De sorte qu'il se dégage de ces vues idéalisantes, masquées par la banalité des faits, une morale sous-jacente qui veut que la société ainsi réglée par la volonté de Dieu est aussi bien faite que possible. Et c'est par là même que s'explique le succès étonnant de cette réconfortante littérature. Jeanne Bourin recrée le mythe de l'Age d'or. Ses livres font apparaître notre moyen âge comme une espèce de jardin bien ordonné, où toute chose était à sa place, où chacun remplissait, au sein de la famille ou de la société, la mission qui lui était providentielle-ment assignée. Si des milliers de lecteurs trouvent du charme à ce monde bien en ordre, c'est qu'ils y voient un moyen d'échapper au monde incohérent dont ils sont les involontaires prisonniers et dont ils ne comprennent plus ni les projets, ni les valeurs, ni la nécessité.

De Julien Green, un auteur qu'il connaît bien puisqu'il lui a consacré sa thèse de doctorat, Jean-Claude Joye présente la dernière pièce de théâtre qui met en scène un vieux et célèbre professeur parisien, parfaitement agnostique, mais qui, sous les coups de boutoir que lui inflige l'existence (un neveu qui se suicide, une mère qui prend le voile, la révolution qui gronde dans la rue, les catastrophes diverses qui émaillent l'histoire contemporaines) commence à se douter enfin qu'il a « raté sa vie d'un bout à l'autre ». Mais cette prise de conscience n'aura pas de suite efficace, n'amènera par le professeur Lombard à la conversion, de sorte que la pièce laisse finalement face à face les pessimistes et les optimistes, tout en donnant à entendre clairement que « les conceptions matérialistes de l'Homme et le refus de Dieu par l'homme » seraient bien incapables d'apporter salut ou soulagement à l'humanité. Lombard débat de tous ces problèmes avec un homme qu'il méprise, nommé Pazzo, un psychanalyste qu'il considère comme un incapable et comme un voleur, et à qui il ne pardonne pas de dire : « L'homme est un *automate*... On le démonte comme on veut. » Et c'est naturellement tout le tempérament religieux de Green qui s'oppose à cette vue mécaniste de l'individu.

D'où le titre de la pièce, *L'Automate*, dont Jean-Claude Joye décortique les scènes avec une patience qui paraît bien un peu excessive. On a un peu l'impression ici que son analyse austère et minutieuse s'applique à une œuvre plutôt banale et plutôt incohérente.

En revanche elle est d'une efficacité parfaite quand elle s'applique à des écrivains comme Patrick Modiano ou Yves Navarre. A partir d'un roman particulier, ici *Quartier perdu*, il décèle les thèmes et les procédés typiques de Modiano, un des

romanciers les plus intéressants de notre époque. On retrouve ici ses personnages en fuite perpétuelle, qui vivent sous de faux noms, qui changent d'identité à tout bout de champ pour échapper à d'inquiétants poursuivants. Des personnages toujours en quête d'un passé mal évanoui, mais dans lequel ils pourraient trouver des renseignements sur la «vérité» du monde et sur leur propre identité. Mais bien entendu les héros ne mettent au jour que des indications ambiguës, des fragments d'existence qui éclairent un peu leur identité sociale, mais rarement leur identité profonde. Ils restent prisonniers, et c'est le sens des romans de Modiano, d'une «communauté fantasmatique qui unit les hommes sans qu'ils le sachent et qui fait de chacun un être à la recherche perpétuelle, essoufflante, débilitante même de son ou plutôt de ses moi successifs et fugitifs, mais aussi un être en quête des projections sans cesse renouvelées et souvent contradictoires d'une introuvable identité».

Cette tendance à la déshumanisation est poussée à son comble chez Yves Navarre dans le curieux livre intitulé *Premières Pages* où il présente, dans une étourdissante multiplicité de lieux, de personnages et de situations, quarante et un débuts de romans possibles. Jean-Claude Joye oppose à son propos les imprécations prophétiques que des écrivains comme Sartre ou Camus adressent à un ciel vide, au regard *horizontal* d'Yves Navarre, enfermé dans un horizon à une seule dimension, fini, bouché, connu. D'où l'impression que tous ses personnages, avec beaucoup plus d'authenticité que dans la pièce de Green, sont des *automates* enfermés dans une sorte d'amnésie culturelle et morale totale et irréversible. Ce qu'il y a de saisissant dans ces *Premières pages*, c'est qu'elles sont aussi bien les dernières, c'est le vide moral absolu qui s'en dégage. Le critique va même jusqu'à évoquer «*l'autisme planétaire* et peut-être irrémédiable» qui les signifie.

Avec Sagan, on retrouve évidemment une atmosphère moins étouffante. On voudrait ici, chez le critique, un souci un peu moins appuyé de faire rentrer son sujet (il parle surtout du roman *Un orage immobile*, qui se passe en 1820) dans un cadre historique trop précisément défini. Ce n'est pas parce que le héros «meurt d'amour» qu'il faut en faire un vrai fils de Lamartine. Sagan est bien incapable de se lancer dans le pastiche historique, mais cela l'amuse de jouer avec quelques éléments de décor ou de psychologie qu'une époque révolue peut lui fournir. Mieux vaut insister sur sa désinvolture, sur le ton badin avec lequel elle évoque le passé, fût-ce le plus sanglant : «Ayant appris qu'on ne coupait plus les têtes des aristocrates en France...», etc.

On suit les démonstrations de Jean-Claude Joye avec intérêt, parce qu'elles mènent toujours à des découvertes intéressantes quant à la structure profonde du cœur, à leur place dans le développement historique d'un genre, à leur signification par rapport à l'auteur et par rapport au lecteur, et avec plaisir parce que c'est quelqu'un qui a le sens de la bonne langue et qui la pratique pour son compte avec bonheur, comme c'était déjà le cas dans les beaux ouvrages qu'il avait consacrés il y a quelques années à Corneille ou à José Cabanis. Le sens et la science. Ils ne sont

pas nombreux les journalistes littéraires (et même professeurs de littérature), qui se risqueraient à écrire: «Quoi qu'il en ait et de quelque prudence qu'il se soit bien promis de faire preuve, l'observateur se départ de moins en moins aisément de l'idée suivante...» Cette coquetterie grammaticale peut aussi faire place à une riche imagerie, comme lorsqu'il oppose la phrase indifférente d'Yves Navarre au vertige «très savant, très harmonieux, très organisé en tons majeurs» de la page, ou phrase de Proust. «Chez ce dernier, observe-t-il, on perçoit toujours une sorte de résolution finale, d'ultime point d'orgue où, de ressac en ressac, la vague syntaxique vient mourir en beauté et dans l'éblouissante écume de ses élancements chevaucheurs, sur la plage où les récifs derniers de la conscience réceptrice du message.» On a naturellement tendance à accorder sa confiance au critique qui sait ce que c'est que l'ordonnance, la cohésion et la saveur d'une phrase.

Pierre-Olivier Walzer

¹ *Ecrivains militaires de l'ancien Evêché de Bâle*. Choix de textes et de documents. Ouvrage publié par l'Association Semper Fidelis. SCBO, SCJO, Saignelégier, Saint-Imier 1990, 213 p. 17,5 × 24 rel. plein skivertex.

² Jean-Claude Joye, *Littérature immédiate*. Cinq études sur Jeanne Bourin, Julien Green, Patrick Modiano, Yves Navarre, Françoise Sagan. Berne, Peter Lang, 1990, 172 p. (Publications universitaires européennes, XIII, 147).